

17/05/19

Volume XVII – Lettre 31

13 Iyar 5779



Hil'hoth Bera'hoth par le Rav Dovid Ostroff,

sous le contrôle du Gaon Harav Moché Sternbuch. chlita

Hil'hoth Bera'hoth ; soupes et jus de fruits (suite).

Rappel : Ces cours n'exposent habituellement que la bala'ha lemaassé (règle pratique) sans en détailler les sources ni le raisonnement des Richonim (Sages de la 1ère génération ayant vécu dans la 1ère moitié du 2ème millénaire). Nous exposons les différentes opinions sur ce sujet, depuis la semaine dernière et nous concluons ensuite, B"H par la bala'ha lemaassé.

Pourquoi cette différence entre un bouillon qui conserve la bera'ha liée au légume et le jus de fruit qui perd la bera'ha liée au fruit ?

Beth Yossef.

Selon le Beth Yossef, 1 le Roch avait réellement un doute 2 et en conséquence, il préconisait de réciter la "bera'ha chébakol" qui couvre en dernier ressort tous les aliments avant de consommer une compote. Il ajoute que la bera'ha ba'harona (bénédictio après consommation) pose cependant un problème si l'on cuit un fruit faisant partie des sept espèces d'Eretz Isra'el pour lesquels il convient de dire על העץ (après consommation d'un fruit d'un arbre) et non בורא נפשות בורה comme c'est l'usage après la "bera'ha chébakol".

Ba'h.

Selon le Ba'h, nonobstant l'utilisation du mot אפשר (peut-être) par le Roch, le Tour, son propre fils, considérait qu'il n'y avait aucun ambiguïté pour son père puisqu'il écrivit, dans le siman 205 qu'il convient, d'après le Roch, de réciter la bera'ha haadama sur une soupe de légumes, sans aucun doute.

Taz

Selon le Taz, 3 le Roch n'avait aucun doute et le mot אפשר se rapporte à Tossefoth. 4

Choul'han Arou'h

Pour le Choul'han Arou'h, 5 même si un fruit macéré ou bouilli transmet sa saveur à l'eau dans laquelle il trempe, la bera'ha chébakol sera récitée sur ce liquide. Par contre, pour le Roch, il est possible, si la saveur du fruit est transmise, qu'il faille réciter "boré péri baets" ("créateur des fruits de l'arbre").

Selon un autre siman du Choul'han Arou'h, 6 il convient, avant de consommer un bouillon dans lequel des légumes ont cuit, de réciter la même bera'ha que pour la consommation des légumes eux-mêmes et cela même si les légumes n'ont servi qu'à parfumer le bouillon.

En ne s'appuyant que sur le Choul'han Arou'h, on pourrait conclure que la bera'ha avant de consommer une soupe de légumes est "haadama" et que celle précédant la consommation du jus de cuisson d'un fruit est "chébakol" car la 1ère opinion prévaut.

Maguen Avraham

Le Maguen Avraham cite plusieurs Richonim qui ajoutent quelques conditions préalables. Le Roch écrit dans ses Teshouvoth 7 qu'il convient de réciter la bera'ha "haadama" avant de prendre un bouillon provenant de la cuisson de légumes destinés à être consommés, par contre si les légumes n'ont été cuits que pour parfumer le liquide, c'est la bera'ha chébakol qui sera récitée avant de boire ce liquide.

Le Mordé'hai fait une distinction entre soupe de légumes et boisson dans la mesure où un légume donne du goût en tant qu'aliment alors qu'un fruit donne du goût à une boisson.

Nous verrons B"H la semaine prochaine, quelles bera'hoth doivent être récitées sur les soupes et les légumes qui les accompagnent.

[1] Siman 202:10

[2] Mais il n'explique pas quel est le safek (doute)

[3] Siman 202:9.

[4] Voir là-bas, Tossefoth fait la différence entre un fruit pressé et des légumes cuits et le Roch voulait s'appuyer sur Tossefoth pour en extraire le pchath. Il employa le mot "peut-être" pour indiquer un pchath possible

[5] Siman 202:10

[6] Siman 205:2

[7] Roch Teshouva Klal 4:15

Un mot sur la Paracha, par le Rav Ozer Alport אזור en dehors d'Israël

(XXIII:15) וספרתם לכם ממחרת השבת מיום הביאכם את עמר התנופה: שבע שבתות תמימת התינה. Puis, vous compterez chacun, depuis le lendemain de la fête, depuis le jour où vous aurez offert l'ômer du balancement, 7 semaines, qui doivent être entières.

Notre verset présente la mitsva (commandement) connue sous le nom de Sefirath HaOmer (le compte de l'Omer). Chaque jour durant cette période de 7 semaines, il nous est demandé de compter les jours et les semaines qui passent. Cette mitsva a une caractéristique unique, difficile à comprendre. Si quelqu'un oublie, même accidentellement, de compter un des jours durant cette période, il ne peut plus continuer à compter les jours suivants en récitant la bera'ha (bénédictio) appropriée car le décompte entier est considéré comme une grande mitsva unique et celui qui manque ne serait-ce qu'un seul jour ne peut plus accomplir la mitsva cette année-là.

Ce concept semble être sans équivalent pour les autres mitsvoth. Si quelqu'un mange accidentellement du hamets à Pessa'h, oublie d'allumer la menorah un des soirs de Hanouca ou prend un repas en dehors de la Soucca à Souccoith, il ne sera en aucune façon dispensé de continuer à observer la mitsva concernée pendant la période concernée. Pourquoi le compte de l'Omer a-t-il cette particularité unique ?

Le Midrach nous enseigne que Rabbi Akiva fut un berger ignorant et sans éducation jusqu'à l'âge de 40 ans, quand il remarqua un rocher avec un trou provoqué par un écoulement d'eau. Il estima que si l'eau pouvait pénétrer dans un rocher dur, la Torah (comparée à l'eau) pourrait certainement pénétrer dans la chair molle de son cœur. Cela le motiva pour commencer à apprendre, en partant de zéro avec l'alphabet jusqu'à devenir le plus grand érudit de sa génération. Bien que cette histoire soit inspirante, quel message plus profond Rabbi Akiva a-t-il trouvé dans les gouttes d'eau pour lui donner confiance dans sa nouvelle entreprise ?

Rav Haïm Chmoulevitz explique que celui qui veut faire bouillir de l'eau, place une casserole sur le feu pendant une minute, jusqu'à ce qu'elle commence à bouillir. Que se passerait-il s'il la plaçait plutôt sur le feu pendant 30 secondes, la retirait pendant cinq minutes avant de l'y remettre pour 30 secondes supplémentaires ? Même si l'eau a été sur le feu pendant une minute complète, elle ne bouillira pas. L'explication évidente est que ce n'est pas la quantité de temps que l'eau passe sur la feu qui est cruciale, mais la continuité. C'est la puissance accumulée de la chaleur pendant 60 secondes ininterrompues qui permet à l'eau de bouillir.

De même, Rabbi Akiva était sceptique quant à sa capacité à débiter l'étude de la Torah à son âge. S'il devait commencer depuis le début en ne couvrant qu'un petit domaine chaque jour, combien de temps lui faudrait-il pour tout apprendre ? Pourtant quand il vit le trou dans la roche creusé par l'eau, il reconnut son erreur. Même si chaque goutte d'eau ne provoque aucun résultat tangible sur la roche, l'effet cumulatif des gouttes successives a un effet considérable. Comprenant le pouvoir latent de la persévérance, Rabbi Akiva entreprit d'étudier tous les jours jusqu'à devenir le leader de la génération.

Durant la période de 7 semaines de l'Omer, nous nous préparons à célébrer le don de la Torah au mont Sinaï à Chavouoth. En conséquence, Rav Eliezer Fireman suggère que la Torah nous demande spécifiquement de compter le Omer sans manquer une journée pour nous enseigner symboliquement l'importance de la régularité dans notre étude de la Torah. Rabbi Akiva nous enseigne que la clé n'est pas l'âge auquel nous commençons, mais plutôt la cohérence de nos études. Si nous persévérons, le «trou» sera plus grand que la somme des composants !

La Torah est supérieure à la prêtrise et à la royauté, car la royauté s'acquière par 30 qualités, la prêtrise s'acquière par 24, alors que la Torah est acquise par 48 vertus...

Ce sont: ... (5) la crainte, (6) la peur, (7) l'humilité, (8) la joie, ...

Cependant, la Torah (Exode 24) décrit le même épisode sous un jour totalement différent (certains critiques bibliques, ces juges autoproclamés de la vérité de D-ieu, adorent trouver de telles divergences et en concluent immédiatement que plusieurs auteurs ont collaboré à son écriture. Essayons cependant, d'aller un peu plus loin.). Ici, la nation accepte volontiers la Torah de D-ieu. ("Tout ce que D-ieu a dit, nous le ferons et nous l'entendrons" (v. 7)). Les anciens ont une vision glorieuse de D-ieu, devenant en fait trop libres et inhibés dans leur extase. ("Et ils virent D-ieu et ils mangèrent et burent" (v. 11).) De plus, les jeunes d'Israël - plutôt que les anciens - sont envoyés offrir des sacrifices à D-ieu. Ils ressentent un sentiment d'amour et d'intimité, comme la rencontre glorieuse et réconfortante d'un enfant aimant et d'un Père miséricordieux.

Le Rav Zweig explique que les deux épisodes eurent lieu simultanément. Une expérience d'une telle ampleur peut être tellement chargée de sens et d'émotion qu'elle peut avoir deux significations concomitantes. Imaginez un mariage avec les mariés marchant côte à côte dans l'allée centrale. La mariée pense peut-être «Oh, c'est tellement merveilleux et romantique!» alors que le marié peut penser: «Oh mon D-ieu! Dans quoi est-ce que je m'engage ? » (le contraire peut bien sûr être également possible.). Ces sentiments ne sont pas contradictoires. Ils peuvent et devraient probablement traverser chacun des conjoints au moment de franchir cette nouvelle étape de leur vie. D'une part, en tant que mari et femme, ils partagent un lien intime et affectueux et de l'autre, ils assument de nouvelles responsabilités émotionnelles (ainsi que financières) qu'ils n'ont jamais connues auparavant. Chacun cède une partie de son essence à un autre être humain. Ils ne vivent plus pour eux-mêmes; ils ont perdu leur indépendance. Et dans toute la joie et l'excitation, la vie ne sera plus jamais la même.

C'est aussi l'expérience vécue par Israël au Sinaï dans la terreur et la frayeur tremblante. Le Talmud nous enseigne que D-ieu a soulevé le mont Sinaï au-dessus de leurs têtes en leur lançant l'ultimatum suivant: «Acceptez la Torah ou voici vos tombes» (Chabbath 88a). Israël intimidé, dut se soumettre. Il n'aurait pu y avoir aucune vie, aucune existence sans l'acceptation de la Torah. Ce n'était pas un «choix» au sens ordinaire. On ne peut pas voir D-ieu et ensuite «décider» d'accepter ou non son autorité. Israël a entendu "Je suis le Seigneur ton D-ieu" de ses propres oreilles en tremblant. Il a dû accepter son maître. Bon, mauvais, inclination personnelle: rien de tout cela ne faisait la moindre différence devant la réalité impressionnante et dévastatrice de D-ieu Lui-même.

Mais au même moment, il y avait de l'amour et une excitation exaltante. Les gens ont adoré l'expérience, aussi terrifiés qu'ils furent et ne souhaitaient rien de plus qu'une relation avec D-ieu. Israël dut être averti et averti à nouveau de ne pas se lâcher, de ne pas pénétrer la montagne de feu dans un désir incontrôlable de s'approcher de son Créateur (voir Exode 19: 21-4). Ce fut une expérience plus grande que la vie elle-même, expérience dont l'âme humaine, même si nous ne le réalisons pas toujours, avait une soif immense. Israël voulait se rapprocher de D-ieu, tout en étant terrifié.

Telle fut l'expérience que nous avons vécue en tant que nation sur le mont Sinaï et d'une certaine manière, nous en ressentons l'écho chaque fois que nous étudions la Torah. Nous sommes heureux d'étudier la Torah. Nous pensons que nous grandissons et remplissons notre objectif; nos âmes sont heureuses et satisfaites. Pourtant, cela est accompagné d'angoisse et du sentiment humiliant et même écrasant d'une nouvelle obligation. On ne peut pas étudier la Torah et rester la même personne; on ne peut pas être impartial. Soit on admet les vérités que l'on vient d'acquérir et l'on s'élève à leur hauteur, soit on les ignore et on les réprime, délaissant ce qu'au fond de nous, nous savons ne pas nous convenir. Nous étudions donc avec une peur et une appréhension réelles - mais en même temps, avec le sentiment qu'il n'y a vraiment rien d'autre dans la vie que nous préférierions avoir.

Un mot sur la Téfila

par Rabbi A. Leib Scheinbaum (Pirkhé Chochanim)

à suivre

אשרינו, שאנחנו משכימים ומעריבים בכל יום תמיד פעמים באהבה ואומרים: שמע ישראל

Quelle chance avons-nous de commencer et de finir chaque jour en proclamant deux fois avec amour : Chema Israël.

Comme mentionné ci-dessus, *Kiddouch Hachem* signifie que si une personne sacrifie sa vie, elle affirme sa conviction absolue en *Hachem*. S'il y avait eu un vestige de doute concernant sa condamnation, il se serait renié au tout dernier moment. Agir de la sorte en présence de dix Juifs, sacrifier sa vie en public est appelé *Kiddouch Hachem berabim*. Ainsi, lorsque nous récitons cette bénédiction, nous le faisons avec fierté et dignité en tant que membres de la nation qui a "vécu" avec ce sacrifice suprême, avec nos ancêtres qui ont véritablement démontré cette conviction alors qu'ils étaient conduits à la mort avec les mots *Chema Israël* sur leurs lèvres. Maintenant, comme le fait remarquer le Rav Chimon Schwab *zal*, si nous vivons ainsi, si nous pouvons réciter cette bénédiction quotidiennement avec sens et sentiment, alors toutes les excuses que nous invoquons pour ne pas venir à la synagogue, pour ne pas étudier la Torah, pour ne pas donner la *tsédaka* - disparaissent. Toutes ces *mitsvoth* ne sont rien en comparaison de notre volonté et de notre disponibilité à offrir le sacrifice suprême - nous-mêmes.

A la mémoire de Chalma ATTAL (13 Iyar 5761), de Raphaël ben Sim'ha vé Its'hak BENHARROSH (11 Iyar 5755)
& de Gilbert Moché ben Raphaël vé Ra'hel BENHARROSH (25 Iyar)

Vous pouvez recevoir et diffuser cette lettre en contactant:

Association Déborah-Guitel: 4, rue des Archives 94000 – CRETEIL 09.54.46.12.76

E-mail: associationdeborahguitel@gmail.com Site: www.deborah-guitel.com

Vous pouvez dédier une de nos lettres à la mémoire ou à l'attention ou en l'honneur d'un de vos proches

Note: Le but de ces publications est de clarifier les sujets traités et non pas de rendre des décisions halakhiques. Nous attirons l'attention de chacun sur les questions pratiques importantes que peuvent soulever ces sujets. On devra consulter une autorité compétente pour recevoir une décision appropriée.

Important : Ne pas transporter Chabbath et ne pas jeter, mais déposer dans une Gueniza